

Compulsion

Frédéric Durand

Number 90, Summer 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3153ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Durand, F. (2007). Compulsion. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (90), 44–48.

Compulsion Frédéric Durand

Déjà 23 heures ! Gabrielle déconnecte enfin l'enseigne lumineuse sur laquelle les passants peuvent lire : *Dépanneur Adrien Cypriani*.

Peu de clients, ce soir, mais François Delarmier, lui, n'a pas manqué à sa visite quotidienne. L'adolescent au crâne rasé s'est manifestement épris de Gabrielle. Un peu embarrassée par le jeune âge du garçon, l'employée fait mine de ne pas s'en rendre compte, même si elle a deviné les motivations cachées de son maladroit soupirant depuis un bon moment. C'est un acheteur comme un autre, se dit-elle, même s'il se contente d'une tablette de chocolat ou d'une bouteille de Coke. Beau prétexte pour entretenir une conversation plus longtemps qu'il ne le faudrait...

À chaque visite, Delarmier parle de tout et de rien, fronce ses sourcils épais, présente une mine pensive et regarde son interlocutrice à la dérobée. La femme simule l'inattention, ignore les coups d'œil furtifs de son admirateur. Douché par cette attitude fermée, l'adolescent finit toujours par s'en aller au bout de cinq ou dix minutes, comme à regret. Cet échec ne l'empêche toutefois pas de revenir le lendemain.

Gabrielle s'interroge sur les raisons de cet intérêt envers elle. Femme timide au visage perpétuellement empourpré, Gabrielle se juge peu attirante. Pour cette raison, elle enduit toujours son visage d'une couche de maquillage sans doute trop épaisse, brosse à peine ses cheveux courts, noirs et drus. Elle n'a pas l'habitude de se faire courtiser.

« Il doit trouver que je ressemble à une prostituée, songe-t-elle. En arrivant chez lui, il doit feuilleter ses revues pornos et se dire qu'il aimerait bien m'entraîner dans son lit. Il doit trouver que j'ai l'air déluré, mais il n'ose pas me faire une proposition directe. »

Dans quelques minutes, Gabrielle se retrouvera chez elle, dans un studio minuscule, envahi par la poussière et les insectes. La quadragénaire s'écroulera sur un matelas fleuri, posé à même le sol. Elle

dormira d'un sommeil tourmenté, se réveillera à tout moment pour écouter les bruits nocturnes, à l'affût d'un criminel quelconque, d'un voleur silencieux. Puis viendra le matin et elle rejoindra Cypriani, arrivé avant elle au dépanneur. Celui-ci, ex-boxeur âgé d'une soixantaine d'années, vieilli par un visage ravagé, preuve éloquente de nombreux combats, l'accueillera sans gentillesse. Pour lui, la vie est une lutte perpétuelle. Les clients, les fournisseurs, Gabrielle, voilà autant d'ennemis à combattre par ses menaces, ses exigences...

« C'est quand même bizarre qu'il ait décidé d'acheter un dépanneur. Je l'aurais plutôt vu propriétaire d'une salle d'entraînement ou promoteur de matches de boxe », songe Gabrielle en se dirigeant, clés à la main, vers l'entrée du magasin, après avoir éteint les puissantes lumières fixées au plafond.

Elle compose sur un cadran le code numérique de mise sous tension du système d'alarme, puis quitte la boutique. L'air est frais, dehors. Les mains potelées de Gabrielle introduisent la clé dans la serrure. Elle tire deux fois la porte vers elle, afin de s'assurer qu'elle est bien verrouillée. Une troisième fois, la femme réitère sa manœuvre. Cette dernière vérification lui prouve hors de tout doute que le commerce est bel et bien à l'abri des voleurs.

L'employée se dirige alors vers la rue Marie-Castel. Elle regagne toujours ainsi son logement, situé à deux kilomètres du dépanneur.

Au bout d'un moment, elle s'arrête. Son calvaire de chaque soir recommence. Une inquiétante question vient la tarauder : et si le magasin était mal verrouillé ?

Inquiète, elle rebrousse chemin, marche jusqu'au commerce dont elle monte à nouveau l'escalier de bois grinçant. Elle s'arrête sur le perron de fer. Vérifie. La porte résiste.

« Tu as fermé à clé, et personne ne peut entrer, tu vois bien ! » se dit-elle.

Son être se scinde alors en deux et un dialogue maintes fois répété recommence.

— Mais si des voleurs venaient ? Si j'avais mal vérifié ?

— De toute manière, le système d'alarme se déclencherait.

— Oui, mais les policiers constateraient qu'il n'y a pas eu bris

— donc que je n'avais pas fermé à clé...

— L'assurance de Cypriani paierait. Les voleurs avaient peut-être un passe-partout. On ne m'accuserait pas.

— Sa prime d'assurances augmenterait, et il serait bien capable de la déduire de mon salaire. En plus, si Cypriani lui-même venait pendant la nuit, comme ça lui arrive parfois ? Il est tellement obsédé par les vols qu'il serait capable de m'étrangler en découvrant ma négligence.

Gabrielle tire encore la porte vers elle, mais le battant résiste, bloqué par le verrou.

À ce moment, une nouvelle crainte s'empare d'elle : et si elle avait oublié le système d'alarme ? Si elle s'était trompée dans le code à composer pour le mettre sous tension ?

Gabrielle imagine les voleurs. Vêtus de costumes rayés, ils sont cinq. Des gaillards, comme Cypriani en combattait autrefois. L'un d'eux, mal rasé, le front bas, fume un gros cigare. Un autre, bossu, édenté, hirsute, lance en ricanant :

— Quelle conne ! Elle laisse la porte du magasin ouverte et elle oublie le système d'alarme !

Divers objets disparaissent dans une fourgonnette sombre : les lampes, les meubles, la caisse... Le magasin se vide...

Angoissée, la femme recule, s'appuie sur la rampe de l'escalier, en sueur, la main droite posée sur son cœur battant.

Elle n'a pas le choix : il faut déverrouiller, entrer dans le dépanneur, vérifier l'alarme.

— Il va falloir que tu penses à consulter un psy, murmure-t-elle.

Ça fait trop longtemps que la situation dure ! C'est décidé : dès demain, elle entreprendra des démarches pour régler son problème psychologique, qui commence à devenir très envahissant.

Pour l'instant, la clé tourne dans la serrure. La préposée se rue dans la boutique, jette un coup d'œil au cadran lumineux, sur le mur, près de l'entrée. Un voyant rouge indique : « Système d'alarme en fonction ».

Le visage ruisselant de sueur, la grosse femme compose le code et l'affichage numérique se modifie : « Système d'alarme déconnecté ».

Gabrielle s'assoit par terre, reprend son souffle. C'était une fausse alerte, comme d'habitude. Il lui suffit maintenant de tout reprendre du début et de rentrer chez elle.



Quand Gabrielle se réveille, elle a le réflexe de regarder sa montre.

Deux heures trente.

Angoissée par un mauvais pressentiment, elle s'habille en vitesse, quitte son appartement austère, où quelques chaises, son lit et une table constituent le seul mobilier.

Elle court, court... Une certitude s'empare d'elle : elle a bien mis en marche le système d'alarme, mais elle a oublié de verrouiller la porte...

« Un psy demain, un psy demain », souffle dans sa tête une voix qu'elle tente d'ignorer.

La rue Marie-Castel défile, étroite. Les maisons, carrées, toutes pareilles, se suivent, lui donnant l'illusion d'être prisonnière d'un décor fixe.

La boutique apparaît enfin.

Gabrielle gravit les marches, tire sur la poignée de la porte.

... Et constate, épouvantée, que le panneau pivote sans lui opposer aucune résistance.

À l'intérieur, le voyant lumineux indique : « Système d'alarme déconnecté ».

Le magasin, plongé dans les ténèbres, a-t-il été dévalisé ?

Brusquement, les puissantes lumières du plafond jettent un éclairage cru sur la femme effrayée.

Cypriani apparaît. Il tient une barre de fer dans sa main droite.

— Alors, c'est toi ! hurle-t-il, hargneux.

Un silence succède à ses paroles. Gabrielle ne réussit pas à parler. Le propriétaire reprend :

— C'est toi qui volais ! Je m'en doutais depuis un bout de temps. J'avais mis des caméras vidéo pour te prendre sur le fait ! J'ai eu beau t'observer sur l'écran, je n'arrivais pas à comprendre

comment tu t'y prenais. J'aurais dû y penser avant : tu voles la nuit !
Tu vas le payer cher, maudite voleuse !

Cypriani s'avance, menaçant.



François Delarmier passe devant le dépanneur. Il se souvient du gros titre lu sur le journal : « Un commerçant tue son employée, surprise en train de voler. »

Un panneau rouillé, accroché à la porte, indique : « Fermé temporairement ».

L'adolescent soupire.

— Maudit ! J'avais réussi à la convaincre que je l'aimais, la bonne femme. Je me faisais pas mal d'argent en revendant le stock que je volais là-bas. Je vais faire quoi, maintenant ?